

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

32^e ANNÉE

N° 17

1^{er} SEPTEMBRE 1889.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE INTERNATIONAL

Les spirites et les spiritualistes qui ont donné leur adhésion au Congrès, devront prendre leur carte de membres, au n° 1, rue Chabanais, à la librairie spirite, *avant le 9 septembre*.

La Commission estime que ces cartes d'entrées pour les huit jours de séances du Congrès, ne peuvent être délivrées qu'aux personnes qui ont donné leur adhésion, qui ont ainsi manifesté le désir de participer aux travaux des sections.

Les journaux spirites, les chefs de groupe peuvent recevoir ces adhésions et nous les transmettre ; nous les remercierons de nous avoir facilité ainsi la distribution des cartes à des spirites et à des spiritualistes connus.

Les personnes étrangères aux travaux des séances du 9 au 16 septembre, mais connues pour s'intéresser au progrès de nos idées, recevront des cartes pour les séances des 15 et 16 septembre.

La lettre suivante a été adressée à tous les journaux :

Monsieur et cher Confrère,

Un Congrès spirite et spiritualiste international se réunira du 9 au 16 septembre prochain, au Grand-Orient de France, 16, rue Cadet.

Ce Congrès fort important réunit toutes les écoles spirites et spiritualistes sans distinction ; *quarante mille* adhérents de tous pays, *soixante-quinze* journaux et revues font partie du Congrès, et indiquent par ces chiffres, mieux que par toutes les paroles, la force du mouvement spirite et spiritualiste.

L'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, la Bavière, l'Algérie, la Confédération Argentine, l'Amérique du Nord, le Brésil, toutes les Répu-

bliques américaines, l'Espagne par toutes ses cités, le Danemarck, la Grèce, Melbourne, le Mexique, l'Italie, (les Iles Baléares, de Corfou, de Cuba, des Antilles), la Norvège, la Russie, la Pologne, la Suisse, la Suède, la Turquie, la Tunisie, le Portugal, l'Égypte, l'Inde Orientale, envoient spécialement des délégués officiels au Congrès.

En France, plusieurs centaines de groupes spirites et spiritualistes répandus dans tous les départements envoient leurs délégués.

Vous pourrez vérifier, Monsieur et cher Confrère, l'exactitude de ces chiffres auprès de l'un quelconque des journaux adhérents.

En définitive, le Congrès est organisé par des gens de progrès, amis de la vérité, de la libre recherche, qui affirment dans l'homme un élément immortel et qui cherchent à déterminer *raisonnablement et scientifiquement* les rapports qui peuvent exister entre cet élément immortel et les phases successives de l'évolution humaine, c'est-à-dire entre la vie et ce qu'on appelle improprement la mort.

Nous espérons, Monsieur et Confrère, que l'importance de cette manifestation de l'esprit humain ne peut vous échapper, car elle est spontanée et libre; nous sommes convaincus que vous voudrez bien honorer de votre présence les séances du Congrès.

Vous serez admis sur la présentation de cette lettre.

Pour la Commission exécutive :

Le Docteur Chazaraïn, président.

Arnould Arthur, de la Revue théosophique, vice-président.

Gabriel Delanne, du journal *Le Spiritisme*, secrétaire.

Papus, du journal *l'Initiation*, secrétaire.

P. G. Leymarie, de la Revue Spirite, vice-président.

RÈGLEMENT POUR LE CONGRÈS

La Commission exécutive, dans l'intérêt de la bonne direction du Congrès, décide ce qui suit :

1° Tous les mémoires, sur les sujets intéressant la cause spirite ou spiritualiste, pourront être librement lus par leurs auteurs, ou par les personnes désignées par eux, dans les séances des commissions spéciales qui se tiendront les 9, 10, 11, 12, 13 et 14 septembre.

2° Chaque section résumera chaque jour les mémoires, et ses travaux, dans un compte rendu qui sera lu les après-midi dans les tenues de toutes

les sections ; l'ensemble de ces résumés servira de base au rapport général qui sera lu en séance publique.

Ainsi, tous les auteurs sont assurés de voir porter à la séance générale le résumé de leurs opinions respectives, alors que, vu leur nombre considérable, le temps matériel aurait manqué en séances des sections pour la lecture de ces mémoires.

3° Vu le nombre d'orateurs inscrits pour les séances publiques, vingt minutes seront laissées à chacun d'eux pour développer leurs idées. Cette mesure est prise dans l'intérêt même des orateurs et pour que tous puissent parler d'abondance, on lire leurs discours.

4° LA BASE sur laquelle le Congrès a été établi est la suivante :

A : TOUTE QUESTION QUI DIVISE DOIT ÊTRE ÉCARTÉE ; la sagesse des délégués leur imposera le respect de cette décision.

B : Il a été expressément convenu par tous les délégués, lors de la création du Congrès, que le RESPECT DES OPINIONS de chaque école doit être une règle absolue, et que toutes les QUESTIONS PERSONNELLES doivent être complètement écartées ; c'est un devoir à remplir devant les nombreux étrangers délégués à nos séances.

5° Le Bureau du Congrès est instamment prié par la Commission exécutive, de veiller à l'observation stricte de tout ce qui précède, dans l'intérêt de la cause tout entière, et pour la bonne impression que doit laisser dans chaque esprit la tenue correcte du Congrès.

Adhésions américaines au Congrès :

Celestial City, New-York. (journal).

Banner of Light, Boston d°.

Religio-Philosophical Journal, Chicago, d°.

Golden Gate, San Francisco, Californie, d°.

Modern Thought, Kansas City, État de Missouri, d°.

John Baashus, Christiana, Californie.

Corner Mason, San Francisco, Californie.

J. J. Clepham.

Joseph Loubris, Cambridge, État de Massachusetts.

Église spiritualiste de Wheeling, État de Virginie.

Lycée spiritualiste pour enfants, Cleveland, État d'Ohio.

Dr J. C. Street, Boston.

Mauritz S. Liden, Milwauqué, Oregon.

Camp-Meeting du Lac Cassadoga, État de New-York.

John Brown et Mme J. M. Kellogg, médiums et auteurs, Ensenada, Basse-Californie, Mexique.

D^r J. C. Street, de Boston, assistera au Congrès; il est le président du Spiritual Temple Society.

Adhésions anglaises (journaux périodiques) :

The occult Review, and spiritual Reformer, Londres.

The Two Worlds, Manchester.

Le Lucifor, Londres.

The Light, Londres.

The Herald of Health, Londres.

The Harbinger of Light, Melbourne, Australie.

Les Camps-Meeting, aux États-Unis, sont des lieux choisis aux bords de l'Océan ou sur les rives des magnifiques lacs américains; là, des milliers de spiritualistes s'installent, eux et leurs familles, pendant la saison d'été, leur organisation est admirable; 20 ou 30.000 personnes y vivent agréablement, confortablement, car il y a des hôtels, maisons particulières, salles de spectacles et de bals, navires à vapeur et bateaux de plaisance, soirées où les orateurs inspirés, et les médiums viennent, tour à tour, prouver les grandes vérités du Spiritisme moderne. Nous avons reçu, avec beaucoup de satisfaction, les lettres et adresses fraternelles de nos amis du Camp-Meeting du Lac Cassadoga — de l'église spiritualiste de Wheeling — du Lycée spiritualiste pour enfants, de Cleveland — et l'appui moral de tous les grands journaux spiritualistes des États-Unis, de l'Angleterre, de l'Australie.

M. J.-B. Guttin, de New-York, adhère au Congrès.

Mlle Henriette Hendrick nous envoie ses remarques médianimiques et adhère au Congrès avec Mme Juvet et M. Bachelot Florentin.

MM. Auvialet Clovis, Bernard de Lezan, Bernard, Bergueirrolle, Delenze, Espagnac Léon, Mazoyer Louis, Napoléon Léon, Paradis, Perrier, Romestan, Roussel, Sirven Louis, Voisin Henri, Castel, nous annoncent que leur délégué, M. Sirven Louis, représentera le Groupe cénevol d'Alais, et le Groupe de Lezan.

M. Dufilhol, commandant de cavalerie en retraite, donne son adhésion pleine et entière.

Mlle Marie Plancs, nièce de M. Dufilhol, donne son adhésion pleine et entière.

Mme Couty, du Groupe du commandant Couty, à Alger, est arrivée à Paris; elle représentera, avec M. Leymarie, les nombreux spirites algériens; une lettre de MM. Lovera et Dujour confirme ce mandat.

M. Mirguil, de La Plata, République Argentine, nous envoie son mémoire; M. Papus, représentera les Théosophes de cette contrée.

Mme B... Vve, nous envoie son adhésion motivée.

M. Donato, le puissant fascinateur, donne son adhésion, il demande qu'il lui soit accordé de faire un discours dans les séances du Congrès.

M. Jacopetti, magistrat, nous envoie son adhésion.

Les spirites de Port-Louis, Ile Maurice, par la lettre de *MM. A. Latouche et Ed. Virrieux*, nomment comme DÉLÉGUÉ au Congrès, *M. Gabriel Delanne*.

M. Léon Denis nous envoie la lettre suivante : Vous trouverez, jointes à cette lettre, les adhésions au congrès et professions de foi des spirites de Tours, Le Mans, Rennes, Nancy. Ces pièces sont revêtues de 152 signatures. Elles me confèrent le titre de représentant des sociétés, groupes et spirites isolés de la région, entre autres de l'Union spirite magnétique du Mans et des groupes de Tours. Celui de Nancy m'a chargé de la même mission.

Les sommes recueillies à titre de participation aux frais du Congrès, soit 51 francs pour Tours, et 37 fr. 50 pour le Mans, ont été adressées depuis quelque temps au journal *Le Spiritisme*.

Suivent pour Nancy, 13 signatures ; pour le Mans 108 sign. ; pour Tours et Rennes 31 signat. Ces 4 Sociétés et Groupes, font leur profession de foi nettement spirite, et selon Allan Kardec ; *M. Léon Denis*, orateur en renom, voudrait que la première réunion fût solennisée par des discours, et que, au nom du bureau, il soit fait un appel chaleureux à la Concorde et à l'Union qui doivent présider aux débats de notre congrès.

Nous sommes persuadés que pas un spirite ne voudrait, dans ces assises solennelles, troubler la concorde et l'union ; celui-là serait bien coupable, qui le tenterait.

La vie Posthume et le Groupe Jean de Marseille, nous adressent un résumé des théories de l'Esprit Jean et des vœux que leur DÉLÉGUÉ, *M. C. Chaigneau*, défendra devant le Congrès.

M. Renoy, de Condom, nous envoie sa colisation et les adhésions de ses amis.

M. Trinquescoste Isidore, président de la Société de secours mutuels, dite Association spirite de Toulouse, nous envoie 20 fr. pour la colisation de cette importante Société ; si un Toulousain ne peut venir, *M. Leymarie*, président d'honneur de cette Société, sera son DÉLÉGUÉ, comme aussi celui du Cercle de la morale spirite de Toulouse.

M. le Dr J.-C. Street, de Boston, Massachusetts, président du spiritual temple society, se rendra à Paris pour représenter sa Société.

M. le colonel E. Kingenstierna, officier, e. d. du Génie Suédois, président de la Société spirite de Stockholm, nous recommande *Mmes Fru Lotten Norlund*, née *Fodd Hertzner*, et sa fille *Elisabeth Norlund*, DÉLÉGUÉES SUÉDOISES ; nous avons reçues ces gracieuses sœurs, arrivées le 15 août. Mlle Norlund est un excellent médium. Le colonel envoie un mémoire.

MM. B. Torstenson, et Carl Sjostedt, les président et secrétaire de la *Société spirite de la Norvège*, à *Christiana*, nous envoient l'adhésion de cette Société, un chèque de cent francs pour participer aux frais du Congrès, et un mémoire sur le Spiritisme en Norvège. S'ils ne pouvaient venir, nous les représenterions par un membre de la Société de Librairie spirite : les Suédois et les Norwégiens appartiennent à l'école d'Allan Kardec.

Le Groupe *Progresso universal de Succa* (*Valentia*) Espagne, adhère au Congrès ; le président, *M. Félix Baldovi*, nous écrit que *M. le vicomte de Torres Solanot* les représentera au Congrès.

Le Centre *Espiritista, El Salvador de Sagua la Grande, Ile de Cuba*, prend pour délégué, *M. Torres Solanot*.

La Sociedad de Estudios psicologicos de Huesca, d°, d°.

Centro espiritista El Buen Desco, centre d'instruction spirite de *Mahon* (Balears), d°.

M. de Torres Solanot, nous envoie un mémoire de *M. Lazaro Mascarelle d'Alcoy*, président du centre alcoyano, *La Paz* (Alicante), et un autre de *M. Quintin Lopez de Huesca* ; *M. de Torres Solanot* nous remettra, à Paris, la représentation de plusieurs autres centres Espagnols et Portugais.

Mme Odiet Gardon, et son mari, nous envoient leur adhésion, de Tergnier, Aisne.

M. Joseph Loubris, de *Cambridge, Massachussets États-Unis*, nous envoie son obole et son adhésion.

M. Florentin Bachelot, et *Mlle Hendrich*, de Paris, adhèrent au Congrès.

M. René Girard, *Mlle Marie*, *M. Harredi*, ne pourront assister au Congrès ; ce groupe est Essenien et non Swedenborgien ; il avait prié *M. Leconte*, du groupe Swedenborgien, de nous remettre l'obole des Esseniens, plus 20 brochures sur cet ordre d'idées ; nous les avons distribuées aux membres du Congrès ; cette brochure des Esseniens est fort intéressante.

Le secrétaire del *Centro espiritista de la Union de Isnazar, Espagne*, sera représentée au Congrès, nous écrit *M. Antonio Maria Torrubia*, par *Don Francisco Rubio Morales*, président de ce Cercle.

M. J. Légeron, artiste peintre, à Rouen, nous annonce que les spirites Rouennais se sont constitués en société d'étude, sous le nom d'Union spiritualiste, à la suite de deux conférences de *M. Léon Dénis*, lequel est nommé président d'honneur de cette Union, et son délégué à Paris. Plusieurs membres se rendront au Congrès.

M. Manuel Sanz y Benito, professeur de logique à l'institute de Guadalajara, nous envoie la substance du discours qu'il prononcera au Congrès.

M. Pedro y Gomez, du Collège de *St Martin*, nous envoie son mémoire.

La Luz de la Verdad, centre spirite de Grenade, a nommé pour son DÉLÉGUÉ au Congrès, Don Miguel Vives.

La Sociedad espiritista Española, fondée à Madrid, en 1863, nous envoie, par son président, l'honorable *Don Anastasio Garcia Lopez*, tous ses vœux, et 50 fr. que nous remettrons les délégués de cette société de lettrés.

Mme Payen de la Chauffraye, *Mme C. Payen de la Chauffraye*, *Mme Le Bellod*, nous envoient leur adhésion au Congrès.

M. S. Ch. Cohn, jeune poète, à Paris, assistera au Congrès, il envoie son adhésion.

Le Centro Tarragonense de Estudios espiritistas, de Tarragone, Espagne, nous envoie son adhésion; le président et le secrétaire, *MM. J. Pajol* et *Jouan Vives*, nous envoient la somme de 68 fr. par leur DÉLÉGUÉ, et notre bon ami, *M. Clément Goupille*.

Le Centro Barcelones DÉLÈGUE *M. Facundo Usich*, son président, et son secrétaire *Don Modeste Casanovas*.

M. le marquis E. Rossi de Giustiniani, nous envoie, de Bucharest, Roumanie, son adhésion complète.

Le Lycée progressif des enfants, de Cleveland, Ohio. (Etats-Unis), Lycée organisé en 1864 par André Jackson Davis, nous envoie son adhésion bien fraternelle; *M. Thos Lees*, le secrétaire du Lycée, nous adresse son opinion écrite, celle de tous les membres de la Société, que l'annihilation du moi conscient n'est pas vraie et ils espèrent que nous agiterons, dans le Congrès, le sujet de l'éducation des enfants; ils motivent leur désir et seront en pensée avec nous.

Le président du Groupe de Rubite, *M. Antonio Balanós Victoria*, province de Grenade, nous envoie son mémoire qui sera lu au Congrès.

MM. les Docteurs Ballesteros et Mendez Nunez, de Séville, assisteront au Congrès.

Madame la Baronne Adelma Von Vay, *Comtesse Wumbrand*, le célèbre écrivain de Ganobitz, Styrie, le grand médium guérisseur, nous envoie son adhésion.

M. le Baron Von Vay, de Ganobitz, nous envoie son adhésion.

M. Joseph Nesterovicz, de Varsovie, Pologne, nous envoie l'adhésion de tout son groupe; il nous enverra son projet d'organisation de propagande spirite, et en attendant, une lettre fort intéressante.

M. Jose Mana nous envoie, de Gibraltar, l'adhésion du centre spirite Kardec, et nous avise que le vicomte de Torres Solanot est leur délégué.

M. Eulogio Horta, est le digne directeur et le DÉLÉGUÉ du périodique *La Nouvelle Alianza* (Nueva alianza), et le président du centre spirite Lazos de Union; il représentera, de même, le centre spirite *Ste Espiritus*, avec son

journal périodique *La Buena Nueva*, et le premier centre spirite de la contrée, EL SALVADOR. Autrement dit, LA FÉDÉRATION DE SAGUA LA GRANDE, avec le centre *St Pablo de Malpaez*, le centre *Jose y Circulo. S. Antonio de Padual*; Le Cercle familial de *Sto Domingo*, le Cercle de la *Enerneyado*, et d'autres groupes trop longs à énumérer. *La Alborado* est l'organe officiel de ces centres et de la fédération. M. Eulogio Horta doit remettre 50 francs pour les frais du Congrès, nous écrit M. Claudio Charbonell.

M. J. Singer, homme de lettre Allemand, correspondant de plusieurs journaux, adhère et nous envoie un mémoire intéressant.

M. Morell Théobald, de la *London Spiritualist Alliance* dont il est le secrétaire, nous demande toutes sortes de renseignements sur le Congrès, auquel la *London Spiritualist Alliance*, fondée par M. Stainton Moses (Oxon) porte le plus vif intérêt. Cette société veut, comme nous, une alliance universelle de tous les spirites et spiritualistes, pour le bien de la cause à laquelle ils sont dévoués.

M. Angelo de Sarrea Prado, de Lisbonne adhère au Congrès et y assistera.

M. R. C. Lezameta, de Lisbonne id. id.

Le Cercle spirite, *Paz y Progreso*, de Orizoba, Mexique, DÉLÈGUE Sir Lie Rafael de Zagas Enriquez; ce cercle accepte les bases du Congrès et toutes les décisions qui y seront prises dans l'intérêt de la cause; spirites de l'école d'Allan Kardec, ils savent que nos doctrines sont éminemment progressives, aussi seront-ils heureux de l'Union générale de toutes les écoles; 40 signatures appuient les documents envoyés par le Président, Don Fran. J. Buet, et le secrétaire, Don Ric Rengell.

Le Cercle Paz y Progreso, nous annonce sa cotisation de cent vingt francs, pour les frais du Congrès.

Le centre *Amor y Caridad de Granada*, Espagne, nous envoie son adhésion; le président, don Antonio Lima Toril, le secrétaire Augusto Perron de Conlo, et MM. Francisco Jeso Moline Rafaël Garcia Cano, motivent fortement leur adhésion. DÉLÈGUÉ : Don Francisco Rubio y Morales.

Par ce qui précède, nos lecteurs ont la preuve que le congrès prend des proportions très grandes; chacun doit vouloir que toutes les discussions soient élevées, pleines d'urbanité et de véritable fraternité; la visite de tant de délégués, et d'hommes distingués de tous les pays, nous impose strictement ce devoir, pendant les séances du Congrès international.

LISTE DE SOUSCRIPTIONS

M. Van de Wall, à La Haye, 5 fr. — M. le Dr Chaigneau père, à Villeneuve-la-Comtesse, 10 fr. — Groupe Poulain, reçu de Mme Dumont, 5 fr. — Mme X..., 1 fr. — M. Auzeau, 2 fr. — Mme Diou, 3 fr. — Mme Marsilio, 2 fr.

— Famille Poulain, 10 fr. — Total, 23 fr. — M. Alexandre Piat, à Rio-de-Janeiro, 10 fr. — M. J. Nesterovitch, 25 fr. — Un groupe spirite Polonais, 12 fr. 90. — Mme Dumargé, 3 fr. — MM. Pujol et Goupille, pour la Société tarragonaise, 68 fr. — M. Roorda-van Kysinga, pour la Société hollandaise, 207 fr. 35. — Mme Daniel D..., 2 fr. — M. P. Leclerc, vice-consul à Campos, 10 fr. — Mme B..., 10 fr. — M. A. B..., à Béziers, 25 fr. — Mme Odier Gardon, 5 fr. — Mmes Norlund, 20 fr. — M. Houart, pour l'Union spirite de Seraing, 10 fr. — M. J. B. Renoy, à Condom, 10 fr. — Association spirite de Toulouse, 20 fr. — Groupe des Théosophes de La Plata, reçu par M. Girgeois, 10 fr. — M. Dufilhol, 20 fr. — Mme B..., 5 fr. — M. Gamby, 10 fr. — Mme la baronne Adelma de Vay, 21 fr. — M. Florentin Bachelot, 2 fr. — Mme T..., 5 fr. — M. Ernesto Riva Bernd, 2 fr. — M. Gebhart, 10 fr.

ERRATA : Numéro du 1^{er} août, lire : Dr Kasperowski, 10 fr. et non pas 20 fr. — M. Alberto Ghesso, 5 fr. au lieu de 20 fr. Ce sont des erreurs typographiques que nous font remarquer les donataires.

HISTOIRE DE L'AUTRE MONDE

COMMENTAIRES SUR LA BIOGRAPHIE EN ALLEMAND DU PASTEUR BLUMHARDT.

(Suite). Voir la *Revue* du 1^{er} août 1889.

La malheureuse s'accusa encore d'avoir pratiqué la sorcellerie, ce qui l'avait rendue esclave de Satan. Puis, elle déclara qu'elle ne voulait plus quitter ce corps, dont elle était déjà sortie sept fois. Blumhardt lui fit comprendre que cela n'était pas possible. Elle implora, supplia, d'une voix plaintive, de ne pas la chasser, puis soudain reprit le ton de la révolte. Cependant, sur une injonction ferme, la scène changea brusquement. Les mains de la malade s'abattirent sur le lit; l'obsession était terminée.

Si l'on admet que Blumhardt et Gottlieb n'ont pas été le jouet de je ne sais quelle hallucination optique ou intellectuelle, il faut conclure, d'après ce qui précède, à la liberté des morts. Point d'enceinte où on les parque, si je puis ainsi dire, comme des moutons. Malheureux ou coupables, ils peuvent entrer en communication avec nous, influencer sur notre vie, notre santé, nos actions. En est-il de même des élus? Cela n'est pas contestable, et si, dans les circonstances ordinaires, leur influence se fait moins sentir que celle des esprits souffrants, c'est parce qu'elle s'exerce pour le bien et ne prend jamais les caractères effrayants de l'obsession.

C'est là un fait de la plus haute importance pour nous, les vivants de la terre, non moins que pour les morts, qui sont les vivants de l'espace. La solidarité n'est pas rompue de nous à eux, d'eux à nous. Les liens qui nous

rattachaient les uns aux autres, les haines qui nous séparaient les uns des autres, en un mot, le bien comme le mal demeurent, se continuent, se répercutent d'un monde à l'autre. De là, pour tous, de grands devoirs. La justice n'est pas un vain mot, mais une grande et souvent une terrible réalité.

Une autre conclusion qui s'impose, c'est que, contrairement à la croyance générale, le sort de l'âme n'est pas irrémédiablement fixé par la mort. La mort n'est pas une fin, elle est bien plutôt une continuation, un prolongement de la vie terrestre. Sans doute, selon que l'âme s'est appliquée au bien ou au mal, sa situation, dans le monde des esprits, est, ou digne d'envie, ou digne de pitié. Mais le coupable, pour peu qu'il le veuille sincèrement, sérieusement, peut rentrer dans la bonne voie : la porte du bercail demeure ouverte pour les brebis égarées ou retardataires.

Telle était bien, jusqu'à un certain point, la pensée de Blumhardt, ainsi que cela ressort de ses observations sur l'histoire des démoniaques du pays des Gadaréniens. On se rappelle qu'à cette occasion Jésus s'adressant, non pas évidemment à l'individu possédé, mais à l'esprit possesseur, lui demanda : Quel est ton nom ? Or, de cette question, et de la réponse qui y fut faite, Blumhardt concluait qu'il ne s'agit pas ici de véritables démons, mais bien d'âmes de morts. Il en concluait encore que puisque Jésus interrogeait ainsi l'esprit obsesseur, ou les esprits obsesseurs, puisqu'ils étaient légion, c'est qu'il était ému de pitié à la pensée de leur malheureux sort, et desirieux de leur faire du bien.

Blumhardt, sans doute, faisait suivre cette explication si rationnelle et si consolante de certaines restrictions. Il ne voulait pas être confondu avec les spirites dont les pratiques lui répugnèrent toujours. Il ne voulait pas qu'on se figurât, d'après ses observations et ses expériences, qu'il croyait à l'existence du Purgatoire ou à la possibilité de convertir les âmes d'outre-tombe. Suivant lui, il n'était nullement question dans tout cela de la conversion des âmes. Il ne s'agissait que de la délivrance de celles qui, bien que croyantes, orthodoxes, s'étaient néanmoins livrées à la sorcellerie, et, à cause de ce péché, demeuraient plus ou moins sous la puissance de Satan. Or, puisque, malgré leurs abominations magiques, elles avaient gardé la foi, elles n'avaient besoin que d'une chose : être arrachées au prince des ténèbres. Mais laissons la théologie, toujours quelque peu abstruse, pour revenir à Gottlieb.

Quelques jours après les phénomènes précédemment racontés, il s'en produisit d'autres tout semblables. On eût dit que des centaines de démons avaient pris possession du corps de la malade, et en sortaient les uns après les autres. A tout instant, l'expression de la figure changeait, gardant d'ail-

leurs toujours un air de menace vis-à-vis de Blumhardt. En outre, les personnes, témoins de ces scènes, se sentirent, à plusieurs reprises, poussées et frappées de coups de poing. Blumhardt, cependant, que tous les démons paraissaient excéquer, n'eut rien à souffrir de leur part : ils prétendaient ne pas avoir la permission de lui faire aucun mal.

Gottliebin, pendant ce temps, tantôt s'arrachait les cheveux, tantôt se frappait la poitrine, tantôt se heurtait la tête contre le mur. Elle cherchait, de toutes façons, à se blesser. Il suffisait de quelques bonnes paroles pour la calmer.

Blumhardt intervenait chaque fois que la chose lui paraissait nécessaire. Son influence se faisait immédiatement sentir, mais le mieux ne durait guère. Il semblait même que son intervention, loin d'améliorer définitivement la situation de la malade ne faisait que la rendre de plus en plus grave.

Que faire en présence de ces forces des ténèbres qui, sans cesse, reprenaient de nouvelles et de plus grandes forces ? Tous les amis de Blumhardt — admirez la foi et la confiance de ces pasteurs en la puissance du Dieu qu'ils prêchaient — tous les amis de Blumhardt lui conseillèrent de renoncer à la lutte. Mais quoi ! abandonner la malade à son triste sort ! Doubter de l'efficacité de la prière ! Faire à son Sauveur cette injure de croire au triomphe définitif de Satan ! Il ne le voulut pas. Mais fidèle à la voix qui lui criait : « En avant pour la victoire ! » il continua le combat commencé.

Combat terrible ! car outre que les scènes de possession, où les démons semblaient se manifester par centaines, s'aggravaient de jour en jour, d'autres phénomènes étranges se présentèrent, qui laissèrent de leur passage des traces sensibles. C'est ainsi qu'une nuit, Gottliebin, durant son sommeil, se sentit empoignée au cou par une main brûlante : en un instant — le temps d'allumer la lampe — il y eut tout autour des cloques pleines d'eau. Le lendemain matin, on fit venir le médecin qui, naturellement, ne comprit rien à la chose.

Ce n'est pas tout. De jour comme de nuit, elle recevait des coups, tantôt dans le côté, tantôt sur la tête. D'autres fois, elle était saisie par les pieds, si bien que, soit dans les rues, soit sur l'escalier, soit n'importe où, elle tombait, non sans en souffrir de grands dommages.

Une fois, le 25 juin 1812, Blumhardt avait dû s'absenter. A son retour, il apprit qu'elle était comme folle. Il n'alla cependant la voir que le lendemain matin à huit heures.

S'étant fortifié par la prière et par des paroles bibliques, qui semblaient se rapporter à la situation présente, il se rendit donc auprès de la malade. Le mieux ne se fit pas longtemps attendre. Malheureusement, il fut de courte

durée. L'après-midi fut terrible. Gottliebín était là, couchée, comme morte. Il sembla de nouveau à Blumhardt que les démons en grand nombre sortaient de son corps. Ce qu'on avait vu jusqu'alors n'était rien, comparé à la scène actuelle. Aussi le calme revenu, Blumhardt eut-il l'impression d'avoir remporté une grande victoire. Plusieurs semaines se passèrent tranquilles. Mais ce n'était pas encore la victoire définitive. Au contraire, tous les phénomènes antérieurs n'étaient que des jeux d'enfants auprès de ce qui devait se passer dans la suite.

Au mois d'août 1812, Gottliebín se rendit chez Blumhardt, pâle et décomposée. Elle venait lui confesser des choses que, par pudeur, elle lui avait cachées jusqu'alors, mais qu'il ne lui était pas possible de taire plus longtemps. De quoi s'agit-il? L'auteur de la *Vie de Blumhardt* n'en parle qu'à mots couverts. Tous les mercredis et tous les vendredis, la malade souffrait d'un mal épouvantable qui s'accompagnait d'hémorragies si douloureuses et si fortes que si on ne réussissait pas, dit-elle, à y mettre un terme, elle y succomberait fatalement à bref délai.

Blumhardt fut saisi d'horreur à l'ouïe de ces choses qui lui firent voir réalisé tout ce que l'imagination populaire eût jamais rêvé de plus effrayant et de plus horrible. Si j'osais conjecturer, je dirais qu'il doit s'agir ici des succubes et des incubes dont le moyen âge nous a transmis le souvenir, et dont, de nos jours encore, il est question de temps à autre. Y a-t-il, peut-il y avoir une part de vérité dans ces rêves extravagants? Ou bien le tout se réduit-il à je ne sais quelle perversion corporelle, intellectuelle ou morale de ceux qui s'en prétendent les objets ou les victimes?

Quoi qu'il en soit, cette fois c'était bien de la sorcellerie et de la magie. Que faire? Blumhardt était dans un embarras et des angoisses mortels. La pensée que peut-être il n'y avait ni remède, ni secours contre un tel mal, le remplissait d'une terreur et d'une pitié infinies. Aurait-il, pour vaincre, recours à des maléices diaboliques? Essaierait-il de chasser les démons par les démons? Ne voulant ni abandonner la malade à son triste sort, ni employer, pour la guérir, aucun moyen louche; décidé à persévérer dans la prière et la Parole de Dieu, il renvoya la malheureuse en lui promettant de s'occuper d'elle, et en lui demandant de le tenir au courant de ce qui arriverait.

Le lendemain, justement, était un vendredi. Vers le soir, un orage éclata. Gottliebín fut saisie d'une véritable rage de s'ôter la vie. Elle courait, frénétique, par toute la maison, demandant à grands cris un couteau, qui lui fut naturellement refusé. Puis elle s'élança au balcon et allait se précipiter dans le vide, quand, heureusement, le premier éclair de l'orage qui approchait, la réveilla. Revenue à elle, et se voyant dans une situation si péril-

ieuse — elle ne se tenait plus que d'une main — elle s'écria : « Au nom de Dieu, je ne veux pas cela ! » Mais bientôt le délire la reprit. Elle saisit une corde — elle n'a jamais pu savoir d'où elle lui venait — l'attacha au balcon et y fit un nœud coulant. Sa tête presque toute entière y était passée, lorsqu'un second éclair, frappant ses yeux, la rendit de nouveau à elle-même. Le lendemain matin, apercevant la corde qu'à l'état de veille il lui eût été impossible de préparer avec autant d'art — elle pleura amèrement.

Le même jour, à huit heures du soir, Blumhardt fut appelé auprès d'elle. Il la trouva nageant dans le sang. Il se prit à prier avec ferveur, tandis qu'au dehors roulait le tonnerre. Au bout d'un quart d'heure, le mal fut vaincu, définitivement vaincu : j'entends les hémorrhagies dont il a été question en dernier lieu.

Dans la nuit, la malade eut inopinément un accès qui annonçait qu'une fois de plus quelque chose de diabolique allait venir sur elle. Après divers phénomènes d'ordre secondaire, éclatèrent tout à coup, et avec une violence singulière, la colère et la mauvaise humeur des démons. Les manifestations les plus variées furent constatées. De nombreuses voix, tantôt gémissantes ou pleurardes, tantôt hurlantes et douloureuses, disaient : « Maintenant tout est perdu, maintenant tout est trahi ; tu nous détruis entièrement ; notre union va se dissoudre, tout est fini, tout n'est que confusion ; c'est ta faute : avec ton éternelle prière, tu nous chasseras à la longue. Malheur ! Malheur ! tout est perdu ; nous sommes 1.067, et parmi ceux qui vivent encore, il y en a beaucoup aussi ; mais ceux-là, on devrait les avertir ; ô malheur à eux, malheur, ils sont perdus. Qui abjure Dieu est éternellement perdu ! »

Les démons présentaient entre eux de très grandes différences. Il y en avait qui, obstinés, pleins de haine contre Blumhardt, prononçaient fréquemment des paroles qu'il eût valu la peine de conserver ; ils avaient l'horreur de l'abîme qui les attirait et disaient entre autres : « Tu es notre pire ennemi ; nous aussi, nous sommes tes ennemis. Ah ! s'il nous était permis d'agir à notre volonté ! Si seulement il n'y avait pas de Dieu au ciel ! » — Chose remarquable ! tous s'attribuaient à eux-mêmes leur perte. L'un des démons, qui avoua avoir été parjure, eut des explosions de désespoir tout particulièrement effrayantes. Étant de ceux qui avaient été aperçus par Gottliebén dès les premiers phénomènes, il s'écria à plusieurs reprises : « O homme, songe à l'éternité, ne néglige pas le temps de la grâce, car le jugement approche. »

Nombreuses furent les scènes de cette nature. Toutefois chez la plupart des démons qui se firent connaître depuis le mois d'août 1842 jusqu'au mois de février 1843, et plus tard, il existait un très vif désir d'être délivrés des liens de Satan. Ils parlaient les langues les plus diverses. La plupart du

temps même, Blumhardt ne pouvait rapporter ce qu'ils disaient à aucune des langues européennes. Mais sûrement, il y en eut qui s'exprimèrent en français et en italien. Un certain nombre essayèrent de parler l'allemand : essais singuliers, et, par moment, comiques, surtout quand ils s'efforçaient de traduire des pensées dont l'expression allemande leur était inconnue.

Autre chose : parfois le langage était tel qu'on ne pouvait l'attribuer ni à l'une ni à l'autre des deux espèces de démons qui se manifestaient. On eût dit qu'il avait une origine plus haute. Puis la voix semblait se tourner vers les démons, comme pour les exhorter.

Blumhardt cependant fut longtemps sans prêter aucune attention aux paroles des démons. Mais l'angoisse le prenait au cœur, lorsqu'il voyait la figure douloureusement contractée, les mains levées suppliantes, les yeux verser des torrents de larmes, le désespoir et la prière, qui eussent été capables d'attendrir une pierre.

A la fin pourtant, quoiqu'il craignît toujours les embûches de Satan, et qu'il redoutât de s'écarter de la pureté de la foi évangélique, il ne put résister davantage au désir d'essayer s'il ne serait pas possible de tirer ces malheureux de leur situation si douloureuse. Ce qui l'y décida plus que toute autre chose, c'est que justement les esprits les mieux disposés ne se laissaient éloigner ni par les menaces ni par les exhortations. Ils sentaient qu'on pouvait leur faire du bien et ne se résignaient pas à souffrir pour complaire à des répugnances qui devaient leur paraître peu justifiées.

On se rappelle cette femme qui se montrait toujours avec un enfant mort dans les bras (et qui avait été la cause première de tous ces événements) : c'est sur elle que fut faite la première tentative de rédemption, lorsqu'elle vint de nouveau s'emparer du corps de Gottlieb. Elle disait qu'elle voulait être à Jésus et non au diable. Elle parla du changement qui s'était opéré dans le monde des esprits depuis les premiers combats jusqu'à ce jour. Elle supplia qu'on priât pour elle afin de la délivrer complètement de la puissance de Satan, dans laquelle elle était tombée, presque inconsciente, par l'idolâtrie et la sorcellerie. Elle demanda enfin qu'il lui fût accordé un lieu de repos quelque part.

Alors, regardant au Seigneur, Blumhardt lui demanda : « Et où voudrais-tu aller ? — Je voudrais rester dans votre maison. — Je m'effrayai : Cela ne peut pas être. — Ne puis-je donc pas aller à l'église ? — Si tu me promets de ne déranger personne et de ne jamais te rendre visible, et sous la condition que Jésus te le permette, je ne m'y oppose pas. »

Tout en considérant la chose comme une témérité, Blumhardt avait confiance au Seigneur. La femme se montra satisfaite, indiqua le coin le plus reculé de l'église où elle se tiendrait, puis quitta, volontairement et sans

secousse, la malade, qui ne sut rien de tout cela, mais qui, à sa grande frayeur, vit, à l'heure du culte, la femme à l'endroit choisi par elle et désigné à Blumhardt.

Cette femme trouva ainsi la paix. D'autres esprits eurent le même bonheur. Mais Blumhardt n'osait rien dire ni rien entreprendre à ce sujet, si ce n'est sous cette réserve expresse : Si Jésus le permet. « D'après les expériences qui ont été faites, remarque-t-il, je pourrais relater un grand nombre d'observations, mais je préfère les garder par devers moi, attendu qu'elles seraient peut-être des pierres d'achoppement pour plusieurs, et que, d'ailleurs, n'étant pas fondées sur la Bible, elles ne méritent pas une attention particulière. Un seul exemple cependant. Un des esprits demanda, comme la femme dont il a été question ci-dessus, la permission d'entrer à l'église. Je dis, comme à l'ordinaire : Si Jésus le permet. Après un peu de temps, il se mit à pleurer désespérément, et on l'entendit crier : Dieu est le juge (1) des veuves et des orphelins, ajoutant qu'il ne lui était pas permis d'aller à l'église. Je dis : tu le vois, c'est le Seigneur qui te montre le chemin, cela ne dépend pas de moi. Va, où le Seigneur te dis d'aller. Alors il continua : Ne pourrais-je pas aller dans votre maison ? Cette prière me surprit, et pensant à ma femme et à mes enfants, je me sentis peu disposé à lui en accorder la permission. Mais réfléchissant que c'était peut-être là une tentation, désireux, en outre, de montrer que j'étais prêt à tous les sacrifices, je dis : Eh ! bien, si tu n'inquiètes personne, et que Jésus te le permette, que la chose soit. Tout à coup, j'entendis de nouveau, comme une voix d'en haut, par la bouche de la malade, qui disait : Pas sous le toit. Dieu est le juge des veuves et des orphelins. — L'esprit, à ce qu'il sembla, se mit à pleurer et demanda s'il ne pourrait pas, tout au moins, aller dans mon jardin, ce qui parut lui être accordé. » — Des orphelins auraient été, dans le temps, et par sa faute, privés de leur asile.

Répétons-le, Blumhardt ne s'occupait de ces choses qu'en tremblant. Il avait peur qu'on ne conclût de ses expériences à sa croyance en une sorte de purgatoire ; il redoutait, plus encore, s'il se peut, d'être accusé de vouloir convertir les esprits, deux erreurs qui, à son sens, se lient.

La souffrance d'outre-tombe n'a pas en soi la vertu de purifier l'âme. Il ressort bien plutôt de toutes les observations que les pauvres esprits perdus sont placés sous la tyrannie absolue du Prince des Ténèbres... C'est ce qu'affirme Blumhardt, et c'est ce que les faits rapportés par lui contredisent irrésistiblement. Est-ce que si cette femme dont il a été tant parlé, avait été placée sous la puissance de Satan, comme on nous l'assure, elle eût pu

(1) Ou le vengeur.

venir s'emparer du corps de Gottlieb et par là, arriver peu à peu à voir plus clair dans sa situation, à trouver la paix ? Est-ce que si les autres esprits avaient été placés sous la même puissance, ils eussent été amenés dans ce milieu pour y entendre parler de prière et de salut ? Si Satan s'entend si mal à garder ses victimes et sa royauté, il ne mérite pas la réputation que des siècles d'ignorance et de superstition lui ont faite. Quoi, il n'a qu'un désir, qu'une volonté : perdre les âmes. Et lorsqu'il s'en est rendu maître, il permet qu'on exerce sur elles une action rédemptrice ! Avouons-le, ou Satan n'est qu'un sot, et, dans ce cas, les peintures qu'on nous en fait sont singulièrement exagérées ; — où Satan n'existe pas, et les âmes, dans l'autre monde, sont moralement, ce qu'elles étaient dans celui-ci : récoltant le mal pour le mal, mais avec la possibilité permanente d'être sauvées ou de se sauver, comme ont fait celles dont nous parle Blumhardt lui-même.

Ajoutons que si Blumhardt se défend de certaines idées, il en est d'autres, non moins hétérodoxes, qu'il ne craint pas d'affirmer nettement. Ainsi il est persuadé, on l'a déjà vu, que les âmes ne sont pas définitivement damnées ou sauvées après la mort. A l'encontre de l'orthodoxie protestante, il proteste contre la théorie qui n'admet pour les morts que ces deux endroits : le ciel et l'enfer. Il voudrait même qu'on s'occupât de ceux qui se sont endormis dans l'impénitence, pour essayer de les ramener à de meilleurs sentiments. Il ne pensait pas que fermer les yeux au danger ou à la vérité, fût ce que l'on pouvait faire de mieux. Seulement — car il y a un seulement — seulement, on devait se garder de s'occuper de ces choses de la même manière que les spirites ou les somnambules.

D'autres phénomènes, et des plus dramatiques, se présentèrent encore. On en eut raison après plusieurs jours de lutttes et de prières ardentes. Pourtant ce n'était pas encore la fin.

Des manifestations malades effrayantes succédèrent à celles auxquelles on avait antérieurement assisté. Elles étaient de telle nature qu'elles semblaient devoir, à bref délai, causer la mort de la pauvre. Elle se fit à elle-même des blessures terribles qui guérèrent d'une manière vraiment merveilleuse en un instant, puis se rouvrirent brusquement. On vint prévenir Blumhardt que le moindre retard pouvait être dangereux. Aussitôt il se jeta à genoux dans sa chambre et parla des paroles hardies. « Cette fois, dit-il, tant j'étais devenu fort sur le moment, je ne voulus pas même faire au diable l'honneur de me rendre auprès de la malade. Je fis dire à Gottlieb de se lever, et de venir vers moi, l'assurant que par la foi, la chose lui serait possible. » Effectivement, Gottlieb, peu après, arrivait chez lui.

(A suivre.)

D. METZGER.

LES PÈRÉGRINATIONS DE L'ÂME (2^e article).

Comme nous l'avons vu précédemment (1) chaque croyance, chaque religion, chaque philosophie fait voyager l'âme à son départ du corps, à sa façon, à son point de vue particulier; mais en somme, nous nous trouvons en présence de deux systèmes principaux qui partagent la croyance des philosophes sur la permanence des âmes : celui des matérialistes et des panthéistes qui replongent l'âme dans la matière universelle, et le système des spiritualistes qui lui conservent son individualité et reconnaissent par suite son immortalité.

Les doctrines hindoue, égyptienne, la doctrine grecque avec Socrate et Platon, conservent à l'âme son existence individuelle. Aristote et Zénon admettent sa réintégration, nous voudrions pouvoir dire sa réinfusion immédiate, dans une nouvelle incarnation; Pythagore croit qu'en expiation des fautes commises pendant son existence, l'âme transmigre dans divers corps d'animaux; Platon admet une métempsycose morale et conditionnelle, lorsque l'âme sort de sa prison de chair.

Les Hébreux envoient l'âme dans le *Chéol*, c'est-à-dire dans un lieu obscur et souterrain, dans lequel Chéol, ils distinguaient deux séjours, celui dans lequel les bons goûtaient le repos et la paix et celui dans lequel les méchants subissaient des châtiments.

Cette croyance n'était partagée chez les Hébreux que par les Pharisiens et les Esséniens, car les Saducéens niaient l'immortalité de l'âme.

De même que les Pharisiens et les Esséniens, les chrétiens de la Judée distinguèrent aussi dans le Chéol, le *sein d'Abraham* ou *Limbes* et l'*Hadès* ou Enfer; dans le premier, les bons attendaient le jour de la résurrection et dans le second séjour se trouvaient les méchants. Les bons ne devaient obtenir leur récompense définitive qu'après la résurrection de Jésus-Christ.

Les chrétiens modernes, nous l'avons vu dans notre article précédent (2), ont fait du sein d'Abraham le *Paradis* et de l'*Hadès*, l'*Enfer*; nous n'avons donc pas à en reparler ici, et nous passerons immédiatement aux croyances de l'Orient.

Les occultistes orientaux professent sur les pérégrinations de l'âme, une doctrine tout à fait neuve et originale, doctrine qui nous paraît, en outre, très logique, bien autrement logique que toutes celles que nous avons vues jusqu'ici.

L'occultisme, c'est-à-dire la *Sagesse orientale*, enseigne qu'après la mort

(1) N° du 15 août 1889.

(2) N° du 15 août 1889.

l'âme passe dans le Dêvakan, celui-ci n'est pas un lieu, mais un état particulier embrassant un espace de temps compris entre deux incarnations successives. Dans l'état dêvakanique, le désincarné trouve une infinie variété de manière d'être correspondant à l'infinie variété des mérites dans l'espèce humaine : le repos que le désincarné y trouve peut durer fort longtemps, d'aucuns disent plusieurs siècles pour la généralité des hommes, mais pour un être même de développement moyen, il s'écoule environ 1.500 ans depuis le moment de la mort jusqu'au commencement d'une nouvelle incarnation ; ce long espace de temps de plusieurs siècles peut nous paraître à nous terrestres dont la vie est si courte, cet espace de temps, disons-nous, peut nous paraître fort long, mais il ne faut pas oublier que quelques siècles ou quelques secondes, c'est tout un, pour l'âme immortelle ; de sorte qu'il ne faut pas être surpris de ce long état dêvakanique, par lequel passent les âmes pour s'épurer, s'amender, s'améliorer enfin pour oublier aussi la dernière existence écoulée ; oubli qui est absolument nécessaire pour accomplir une nouvelle incarnation dans de bonnes conditions.

Mais ajoutons, que les mêmes occultistes nous apprennent qu'il y a des âmes qui n'ont, pour ainsi dire, pas de période dêvakanique, tant est courte sa durée, par exemple, pour les *Nirmanakyas* ou initiés de haut grade, qui par ce fait sont délivrés de la vie mortelle et de ses décevants mirages ; ils sont donc au-dessus des illusions du Dêvakan ; également les occultistes en bonne voie de devenir initiés séjournent peu en dêvakan, afin de ne point perdre de temps en cet état ; ils réduisent donc de plus en plus leur repos entre deux incarnations successives, afin d'arriver plus promptement à une renaissance dernière, c'est-à-dire non suivie de mort ; enfin, restent peu dans l'état dêvakanique les âmes des personnes dont la vie terrestre s'est brusquement terminée par une mort violente, quelle qu'elle en soit du reste la nature et dont l'état, en attendant une nouvelle incarnation, dépend de leurs préoccupations d'esprit au moment de leur mort, ainsi que du degré de leur avancement intellectuel. Ces individualités qui ont péri de mort violente (accidents, suicides ou autres causes) reviennent rapidement sur notre terre pour suivre et terminer une existence subitement interrompue.

En résumé, le DÊVAKAN n'est pas un lieu, c'est un ÉTAT ; ce qui entre dans cet état dêvakanique après la mort, ce n'est pas notre *personnalité*, mais notre *INDIVIDUALITÉ*, car il ne faut pas confondre ces deux expressions : la *personnalité*, c'est notre habit de chair, ce pardessus que l'*Ego* revêt à chaque nouvelle incarnation ; l'*individualité*, au contraire, est cette longue série d'existences successives ; c'est celle-ci qui entre dans le Dêvakan, c'est elle qui constitue nos plus hautes aspirations, nos affections les plus tendres et les plus suaves, enfin, nos goûts les plus élevés.

Donc la personne meurt ; c'est le pardessus usé que l'*Ego* rejette ; l'individu, au contraire, ne meurt jamais et forme cette chaîne vitale qui part du Nirvana pour y retourner, après avoir accompli une série d'épreuves et de transformations successives pendant la durée d'un *Manantara*, c'est-à-dire, d'une période d'activité de l'univers manifesté.

J. MARCUS DE VEZE.

EXPÉRIENCES DE M. H. PELLETIER

Monsieur Leymarie : Voici ma souscription au Congrès spirite et spiritualiste de 1889, d'où j'espère voir sortir quelque chose d'utile à la science.

Vous savez que je suis plus spiritualiste que spirite, cependant je considère comme plus que probable l'existence des esprits.

Comme beaucoup de philosophes de l'antiquité (l'antiquité m'est particulièrement chère, antiquité grecque, romaine, judaïque, etc.), je pense que bien des faits qui se passent dans l'univers seraient inexplicables si on n'admettait l'existence des esprits.

Il doit donc y avoir des esprits qui pénètrent tout, donnent le mouvement à tout, animent tout. J'irai plus loin. Je ne serais pas étonné que bien des phénomènes qui relèvent de la physique et de la chimie, et qui, à cause de leur reproduction constante et régulière ont été érigés en lois, ne fussent dus à l'action mystérieuse des esprits. Il est un phénomène bien connu qui m'a toujours frappé, le phénomène de cristallisation. On dit que l'action d'un esprit se manifeste toujours d'une façon intelligente, et que là où on découvre l'harmonie, la symétrie, et un complet accord entre les moyens et la fin on reconnaît l'influence d'une intelligence.

Vous faites fondre du soufre dans un creuset, puis vous laissez la matière se refroidir tout doucement. Lorsque le soufre est descendu à un certain degré de température, les molécules commencent à se grouper entre elles de manière à affecter certaines formes qui, par leur régularité, représentent de véritables figures de géométrie. Il y a régularité et symétrie. Est-ce d'elles-mêmes et sans aucune influence que les molécules se sont ainsi groupées ? Evidemment non, les molécules dans leur groupement ont subi une influence mystérieuse, occulte, que l'œil de l'observateur le plus sagace ne peut découvrir. Il voit les molécules attirées les unes vers les autres, mais il ne voit pas la force qui produit cette attraction. Néanmoins quand il voit ce groupement régulier, symétrique, il est forcé de reconnaître dans ce phénomène l'effet d'une force qui semble douée d'un faible degré d'intelligence, et là où il y a intelligence, il y a ce que nous appelons, dans notre langage humain, un esprit ; point de régularité, point d'harmonie, point de symétrie,

point d'intelligence et point d'esprit. Il doit y avoir des esprits de toutes sortes, il y en a même qui nous apparaissent privés de ce que nous appelons intelligence, mais ils sont doués d'une certaine influence ou force sur les molécules de la matière. Quand ces esprits de dernier ordre tout à fait sont abandonnés à eux-mêmes, la matière ne prend sous leur influence aucune forme régulière, c'est le hasard qui seul semble avoir présidé au groupement. Mais ces esprits sont souvent subordonnés à d'autres esprits d'un ordre un peu plus élevé qui agissent sur eux et les obligent de grouper ces mêmes molécules suivant un certain plan et une certaine idée dont le groupement doit être l'expression. Les pierres, les cailloux, n'ont aucune forme, aucune figure, cependant une forme occulte peu intelligente a serré les unes contre les autres les particules, de manière à constituer une masse, un tout doué d'une grande solidité, d'une grande consistance et d'une durée indéterminée.

Cette force occulte qui unit, qui agrège les particules du caillou, n'est peut-être pas inintelligente, elle obéit à une sorte d'instinct aveugle et agit d'après certaines lois. Je n'affirme rien, je ne décide rien, je ne livre mes idées qu'à titre de simples hypothèses, de pures conjectures. Je me bornerai seulement à déclarer que je crois vraisemblable que la substance spirituelle pénètre tout et agit sur toute la nature et qu'elle est la cause probable de toutes les formes et figures qui se manifestent à l'infini.

Les journaux ont beaucoup parlé dernièrement d'une jeune fille hystérique étudiée par M. le docteur Charcot, qui miaulait et prenait toutes les attitudes d'un véritable spécimen de la race féline. J'ai un cas à peu près semblable à vous offrir. J'endormais un jeune sujet en lui appliquant les lois de la polarité. Quand je me fus bien assuré qu'il était en état de somnambulisme, je lui approchai des narines un flacon d'extrait de valériane vulgairement appelée dans nos campagnes, l'herbe aux chats ; à peine le jeune sujet eut-il senti l'odeur caractéristique de la valériane que le voilà tout d'un coup qui se met à gronder, à miauler, à faire le gros dos et à courir à quatre pattes d'un bout à l'autre de la pièce où je faisais mes expériences. Je m'imaginai d'abord que ce sujet, apprenti typographe, à peine âgé de 16 ans, était un petit farceur qui simulait les faits et gestes d'un matou pour rire à mes dépens. Mais quand il fut au bout de sa course, il alla heurter sa tête contre le panneau d'une porte par laquelle il voulait s'échapper, et se fit une bosse au front. Cette bosse non accompagnée de cri de douleur, car il ne sentait rien, fut pour moi une preuve concluante qu'il ne simulait pas et était véritablement métamorphosé en matou. Il reprit sa course, et comme il allait encore se heurter contre une autre porte, je m'empressai de le réveiller. Il fut bien étonné, à son réveil, de se trouver à quatre pattes au

lieu d'être sur ses deux pieds. Cette expérience a été répétée bien des fois, et toujours avec succès, par M. de Rochas, qui l'a tentée le premier. Elle est fort drôle et elle a toujours l'heureux privilège d'amuser les personnes qui y assistent. Il est probable que ces histoires d'individus métamorphosés en différents animaux par des magiciennes redoutées, ne sont pas complètement fabuleuses.

Les poètes auront à dessein exagéré un peu les faits pour les rendre plus amusants et leur donner une couleur plus poétique.

Beaucoup d'histoires considérées pendant des siècles comme des contes à dormir debout, se trouvent ainsi réhabilitées aujourd'hui, grâce au magnétisme, à l'hypnotisme et au spiritisme.

HORACE PELLETIER.

Conseiller d'arrondissement, officier d'académie à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

UN HOMMAGE A LA VÉRITÉ

Biarritz, le 19 août 1889. Cher Monsieur Leymarie : J'ai l'honneur de vous envoyer le récit de deux faits qui ont converti ma famille au spiritisme.

PREMIER FAIT : Pendant les deux années de mon séjour à l'École d'application de l'artillerie et du génie, à Metz, de 1848 à 1850, je m'étais lié d'une étroite amitié avec un jeune officier du 70^e régiment d'infanterie, M. Alphonse D...

En 1859, je le retrouvai en Italie, à la division de La Motterouge, où il fut blessé de deux coups de baïonnette à l'attaque du village de Magenta. Je le fis transporter et soigner à l'ambulance de la division, d'où il fut évacué sur Gênes et Toulon. Il acheva de se rétablir en France et reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur qu'il avait si bien méritée.

Nous fûmes ensuite séparés pendant plusieurs années, que je passai en Italie, au corps d'occupation, puis en Algérie. Envoyé à Mende, en 1863, sans avoir revu mon ami, je rêvai, une nuit, que son esprit venait m'apprendre sa fin prématurée. Je l'entendis m'expliquer que « *la mort n'existait pas, et m'affirmer que nous nous reverrions.* »

Frappé de ce rêve, je m'éveillai, le racontai à ma femme et ne pus me rendormir. Au matin, j'entendis sonner le facteur, et mon domestique m'apporta sur un plateau une lettre bordée de noir : cette lettre, de M. Alex. D..., frère de mon ami, m'annonçait sa mort.

2^e FAIT : Au 4^e régiment d'artillerie, où j'étais lieutenant, j'avais sous mes ordres un sous-officier des plus sympathiques et des plus intelligents, M. L..., qui parvint à l'épaulette, et plus tard, devenu capitaine comme moi, me suivit dans le corps de l'intendance militaire. Nous nous élevâmes presque en même temps aux grades supérieurs de cette carrière, et il

devint intendant de la division d'Alger, environ un an après ma nomination d'intendant militaire de la division de Constantine : inutile d'ajouter que nos relations étaient des plus affectueuses.

Pendant l'été de 1884, après la première moitié d'une pénible tournée d'inspection administrative qui m'avait tenu éloigné de Constantine et laissé assez longtemps sans nouvelles de mon vieux camarade, je l'aperçus, un matin, avant mon lever, au pied de mon lit, me regardant d'un air triste. L'apparition dura quelques minutes jusqu'au moment où mon ordonnance vint ouvrir le volet de la petite fenêtre intérieure qui permettait au jour de pénétrer dans ma chambre à coucher de la jolie maison mauresque servant d'hôtel de l'intendance à Constantine.

Je me levai et m'empressai d'aller raconter cette apparition à Mme G..., ne lui cachant pas mes craintes sur le sort de mon collègue. Je me rendis ensuite dans mon cabinet de travail pour y ouvrir mon courrier, et j'étais plongé dans l'étude des affaires administratives de la division, lorsqu'on m'apporta une dépêche télégraphique ainsi conçue, de M. W..., sous-intendant de 1^{re} classe à Alger : « Intendant L..., décédé ce matin. »

Depuis lors, toute ma famille n'a plus nié le spiritisme, et il s'y trouve plusieurs médiums.

G. G... Biarritz.

A PROPOS DE L'EXPOSITION (*Dictée*).

Je vais vous parler aujourd'hui de l'Exposition. C'est un sujet qui semble un peu étranger au spiritisme ; mais il n'en est rien. Le spiritisme est la science des rapports existant entre les deux mondes, visible et invisible ; il ne doit pas se désintéresser de ce qui se passe sur la terre. Vous préparez en ce moment le milieu où nous revivrons un jour ; cela suffit à montrer que tout ce qui vous concerne ne saurait nous être étranger.

On a cru longtemps que les Esprits, aussitôt désincarnés et ayant repris connaissance d'eux-mêmes, s'empressaient d'oublier le plus possible ce qui les avait préoccupés à l'état incarné, comme au réveil on s'efforce d'oublier un mauvais rêve. En vérité, cela n'était pas logique. On considérait trop la vie périspiritale comme la seule véritable vie, et la vie charnelle comme une épreuve, comme un moyen de progrès, comme une gymnastique morale ayant l'importance d'un cours pratique de vertu, mais en même temps comme étant en quelque sorte en dehors de la vie véritable, de la vie immortelle.

C'était un faux point de vue. Pour les Esprits de notre niveau, la vie charnelle et la vie périspiritale ont une égale importance. L'une et l'autre sont également utiles à notre progrès, en même temps qu'elles ont un but

d'utilité générale. Pendant la vie charnelle nous ne travaillons pas seulement à notre avancement personnel et à celui de nos frères par les relations politiques, économiques et sociales que nous avons avec eux ; nous travaillons en même temps avec une constante activité au perfectionnement de notre planète. Nous étendons de plus en plus les zones cultivées, nous améliorons sans cesse les moyens de transport et de communication entre toutes les régions de la terre, en un mot, nous nous employons avec ardeur à la rendre plus agréable à habiter, plus confortable, comme disent nos voisins les Anglais.

Nous prenons toute cette peine dans notre intérêt personnel, conscient ou inconscient. La masse espère jouir un peu elle-même des résultats de ses efforts, ou du moins elle espère que ses enfants en profiteront, et le petit nombre des plus avancés, surtout les spirites, savent qu'ils travaillent aussi pour eux-mêmes, et qu'ils reviendront, — après un séjour dans l'erraticité où, par des travaux d'un autre genre, ils auront acquis de nouvelles lumières, — jouir des perfectionnements auxquels ils consacrent maintenant leurs labeurs, et en même temps poursuivre encore de nouveaux et de plus grands progrès.

Voilà pourquoi dans l'erraticité nous nous intéressons tous, suivant nos aptitudes, à vos travaux et à vos succès, qui sont aussi les nôtres. Voilà pourquoi tout incarné qui se livre à un travail sérieux est aidé par des frères de l'espace, toutes les fois qu'il est animé de bonnes tendances. Voilà pourquoi la solidarité, la collaboration fraternelle sont déjà dans les faits, avant d'être dans les cœurs.

La France a mérité d'être aidée pour la célébration du centenaire d'un événement grandiose. Elle seule, dans les temps modernes, a ouvert la voie au véritable progrès. Elle l'a payé cher. Les erreurs où elle s'est laissée entraîner lui ont causé de grands malheurs. Mais au milieu de toutes les péripéties de son histoire, elle est toujours restée le champion obstiné du progrès politique, économique, social. Jamais elle n'est restée longtemps sans manifester les sentiments qui fermentent en elle et qui, comme fait le levain pour la pâte, finiront par lancer dans toute l'Europe un mouvement dont on voit déjà les signes précurseurs.

Il était utile pour la marche de l'humanité que l'attention fût rappelée sur la France. Elle l'a été. De vastes constructions en fer, l'une constituant le monument le plus élevé de notre planète, l'autre le bâtiment le plus gigantesque, sont venues frapper d'étonnement les savants, les artistes, et même la masse ignorante qui admire sans comprendre. Sans doute les architectes, les ingénieurs, les constructeurs de ces merveilles modernes sont des Esprits de grand mérite ; mais en outre ils ont été aidés par leurs

frères de l'espace, afin que le succès de leur œuvre fût assuré, et qu'il n'y eût ni erreur, ni défaillance. Aussi, de même que tous nos compatriotes, en présence de l'Exposition, prennent leur part de la gloire de la patrie, de même ici nous en prenons notre part aussi, parce que nous avons senti l'utilité du succès, que nous l'avons voulu, et que nous y avons tous travaillé dans la mesure de nos forces, les savants par une action directe, et les autres par le vif désir de la réussite dont ils étaient animés.

La gloire qui rejaillit en ce moment sur la France est plus solide que la gloire militaire, mais elle suscite aussi bien des jalousies. Nos émules nous en voudront d'avoir été capables de les dépasser par un vigoureux effort, et comme le niveau moral des nations n'est pas plus élevé que le niveau moyen des individus, ils se réjouiraient peut-être encore si de nouveaux malheurs s'abattaient sur notre patrie.

Cependant ce sont les gouvernements plutôt que les peuples qui nous témoignent du mauvais vouloir. Au contraire, la partie la plus avancée des nations est avec nous. Je ne sais quelles péripéties tient en réserve l'époque de transition que nous traversons en ce moment ; mais si des malheurs suscités par la guerre viennent de nouveau troubler notre civilisation, il faut espérer que notre pays sera assez sage pour tenir une ligne de conduite digne d'une nation initiatrice, et mettre toujours de son côté la modération et le bon droit. Si elle a la force de toujours agir ainsi, j'espère que de trop grandes souffrances lui seront évitées.

(Communication reçue au Groupe Bisontin.)

DE L'ATOME AU FIRMAMENT (1)

LA FLEUR

Délicate et charmante en sa pâleur nacrée,
Ou brillante et superbe en ses corolles d'or,
De pourpre ou de velours, la fleur, ce doux trésor,
Exale ses parfums vers Dieu, qui l'a parée.

Son âme est faible encore, elle existe pourtant ;
La fleur s'ouvre au soleil, frémit au vent qui passe
Et montre avec orgueil son calice odorant
Au papillon léger qui s'y pose avec grâce !

Elle vit, elle sent, elle aime : Aimez la fleur ;
C'est un être engourdi qui lentement s'éveille
Et qui demain vivra dans un destin meilleur.
Esprit, change de corps ; rose, deviens abeille !...

(1) Librairie spirite. 3 fr. 50, par *Laurent de Faget*.

J'ai suivi le chemin qu'a parcouru l'esprit
 Et j'ai compris la loi de ses métempsycoses :
 Il va d'un règne à l'autre, il s'épure, il grandit ;
 Un germe de notre âme est dans l'âme des roses !

Dans l'homme et dans la fleur un mystère apparaît,
 Lisant la destinée avec la destinée ;
 Dans la mousse et dans l'arbre, au sein de la forêt,
 La même cause est née !

Le roitelet commence, et l'aigle, vers les cieux,
 Achève l'hymne ardent de l'éternelle vie ;
L'ascension est finie ;
 Ce que la fleur voit bien, l'animal le voit mieux.
 L'homme résume en lui l'instinct de la matière,
 Il prend l'intelligence au foyer le plus pur ;
 L'ange plane dans la lumière.
 Tout esprit monte vers l'azur !

LAURENT DE FAGET : 1887.

DÉCÈS DE M. LOUIS VIGNON

Discours d'un Membre de la Société Atmique.

Messieurs : Tard venu parmi les amis de M. Vignon, il ne m'appartenait peut-être pas de prendre la parole sur cette tombe ; mais M. le président de la Société Atmique étant fort souffrant, je dois, tout en constatant mon insuffisance, ne point me dérober à ce devoir.

J'ai peu connu M. Vignon. De trop rares rendez-vous nous réunissaient, et en dehors de ces rendez-vous je n'avais avec lui nulle relation. Mais dans les travaux de l'esprit, dans les collaborations intellectuelles, on apprend vite à se connaître, à s'apprécier, et je dois, je veux ici, au nom de la Société Atmique, rendre justice à son dévouement et à son zèle. Ce qu'il a pu arracher de temps aux exigences de la vie, à ce qui s'appelle — d'un terme qui n'est que trop exact — la lutte pour l'existence, ce temps-là, il nous l'a consacré sans lassitude, ni défaillance. Et voici qu'il est parti, et que la journée n'est qu'à moitié, et que la tâche n'est pas faite ; mais s'il n'emporte pas dans la tombe cette joie si légitime de savoir l'œuvre achevée, il emporte du moins la récompense de ses efforts et de ses soins, car, Messieurs, sans qu'il m'appartienne de vous exposer ici notre doctrine et nos convictions, j'atteste hautement devant tous notre croyance à une immortalité et le profit que l'être retire du travail par lui accompli au cours de son existence.

Messieurs, un grand savant qui fut aussi un grand poète (1) a dit que

(1) Gœtomo.

l'humanité est une chaîne aux anneaux étroitement enlacés. Ces anneaux, ce sont les individualités humaines, c'est chacun de nous. Un chaînon vient de disparaître, et vous pourriez croire, Messieurs, que la chaîne s'est rompue : ah ! croyez plutôt que la chaîne reste entière et que le chaînon ne manque pas : il est devenu invisible, voilà tout ; mais il conserve sa place dans le temps et l'espace, comme celui qui dort conserve dans l'âme de chacun de nous la part qu'il s'était taillée et qui était faite d'estime, de sympathie et d'absolue confiance. UN MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ATMIQUE.

Après cette courte allocution, et malgré son état de faiblesse, le président de la Société Atmique, M. l'ingénieur Tremeschini, tient à dire quelques mots sur la tombe de son ami, malgré la vive émotion qui le paralysait.

L'orateur commence par rappeler l'inique et funeste doctrine des Bossuet qui consiste à exalter le mort, *quel qu'il fût*, et à lui attribuer toutes les vertus dont souvent celui-ci n'avait pas une seule, et il déclare que cette doctrine n'a rien à faire ici, que devant cette tombe ouverte, c'est la vérité seule, c'est la vérité nue qui doit prononcer, car le défunt n'a rien à redouter d'elle, attendu que c'est elle que, vivant, il n'a cessé d'implorer et de vouloir.

En termes chaleureux et avec cette éloquence précise des faits, qui parle à la raison bien plus qu'une vaine et pompeuse rhétorique, M. Tremeschini retrace l'existence de cet honnête, de ce modeste, de ce bon M. Vignon qui gagnait honorablement sa vie ; il était dans une position aisée, pouvait espérer d'arriver à la fortune, et ce fut la ruine qui vint.

« Ce fut la ruine, Messieurs, dit l'orateur, parce qu'il ne sut pas être « impitoyable aux malheureux, parce que cette terrible charge d'huissier « qu'il exerçait lui pesait aux épaules comme une chape de plomb, et que « les saisies qu'il lui fallait pratiquer, c'était de ses propres deniers qu'il « les écartait. Cette lutte incessante entre son devoir et sa bonté ne pouvait « se prolonger longtemps ; M. Vignon récolta peut-être les bénédictions de « quelques infortunés sauvés par lui, mais à coup sûr il y laissa son argent « et son indépendance. »

Pourtant il fallait vivre ; il fallait surtout faire vivre sa femme et ses enfants. Mais un cœur haut placé comme le sien est toujours un cœur énergique et valeureux. Il s'attela ardemment au dur labeur, sut faire face aux événements et remplir comme il le devait son devoir de chef de famille. Il fit plus : il trouva encore le temps de s'intéresser aux questions les plus hautes de la science et de la philosophie.

M. Tremeschini aborde alors l'historique très sommaire de la Société Atmique de Paris :

« Peu de vous, Mesdames et Messieurs, savent ce qu'est la Société Atmique; je dois vous l'apprendre en peu de mots. Il y a environ une vingtaine d'années, un événement heureux mit entre les mains de celui qui vous parle en ce moment un ouvrage de la plus haute antiquité, un manuscrit des plus précieux, car il est destiné à faire avancer l'humanité et à la mettre... ou plutôt, à la remettre sur la voie véritable qu'elle n'aurait jamais dû abandonner. Mais ce manuscrit, il fallait le déchiffrer, l'analyser, le commenter. Bien mieux : il fallait le mettre en état de paraître, et pour cela trouver des fonds, des adeptes à l'œuvre bienfaisante. La Société débuta par trois membres. Ces trois membres, dont M. Vignon faisait partie, étaient pauvres : ils ne se découragèrent pas. Cherchez de votre côté, leur dit M. Vignon, comme moi du mien ; personnellement je ne puis plus vous aider de ma bourse, mais ma bonne volonté, le peu de temps qui m'appartient, les heures que je prendrai sur mes nuits, ma plume, mon cerveau, etc., tout cela vous est acquis. » Il tint parole, et si bien la tint-il qu'il est mort, Messieurs, je peux dire en plein combat, sur la brèche, la plume entre les doigts. »

M. Vignon fut donc un homme de bien dans toute l'acception du terme, et l'adieu que lui jette M. Tremeschini dans une apostrophe magnifique est des plus touchants et amène l'émotion chez tous les assistants.

« Adieu donc, Vignon ; adieu, toi mon collaborateur, toi mon ami. Tu vas dormir tranquille en pleins champs, dans le calme et la sérénité de la campagne, comme il convient à un juste et à un sage ; et si la nuit ta pensée s'éveille, au moins elle planera dans l'espace sous le dôme étoilé des cieux immenses, au lieu d'étouffer dans un obscur caveau et sous la coupole d'or d'un mausolée érigé à la gloire d'un tyran, d'un conquérant d'un tueur d'hommes !

« Adieu encore une fois, au nom de la Société Atmique. en mon nom, au nom de tes nombreux amis ! Quant à vous, Mesdames, et vous, Messieurs, quoique j'aie la conviction profonde que vous n'oublierez pas celui dont nous venons de conduire ici la dépouille, laissez-moi vous dire, sans m'expliquer davantage : — *Pensez à lui quelquefois, pensez-y le plus souvent possible ; vous lui rendrez un grand service, beaucoup plus grand que vous ne le soupçonnez. »*

M. Tremeschini eût voulu déclarer que Mme Vve Vignon, d'après la très pénible position qui lui est faite par le décès de son mari, devait s'incliner devant la nécessité de ne pas suivre les intentions bien connues et fermement arrêtées de son époux ; cependant malgré l'obligation pour elle d'écouter les intérêts matériels de ses chers petits enfants, elle a tenu à

remplir la volonté expresse de M. Vignon, de n'être conduit au cimetière que par ses amis, sans le secours d'aucun culte; elle a fait bravement, dignement le sacrifice de ses intérêts matériels, pour agir selon la justice, et la volonté de son bien-aimé. C'est un exemple de courage, digne d'être signalé à qui faiblit devant les dures nécessités de la vie.

M. Boyer a dit des paroles affectueuses, pleines de bon souvenir, au nom du groupe Poulain qui estimait M. Vignon, tout particulièrement. M. Leymarie a ajouté quelques mots, pour exprimer sa sympathie à l'esprit du décédé.

NÉCROLOGIE : Mme Eugénie Louise Malet, épouse de notre vénéré ami, et F. E. S., M. Bernard Lefèvre-Malet, ancien précepteur à Haubourdin (Nord), était profondément spirite, mais avec un grand fond de raison et d'indulgence; chacun, dans cette famille, croit à la réincarnation de l'âme et à ses vies successives sur la terre, aussi aux rapports entre les vivants et les âmes désincarnées; de là, une grande douceur dans la vie et ses épreuves, et comme conséquences, une union véritable et un profond amour ont toujours existé dans la famille estimée des Lefèvre-Malet, et des Lefèvre-Lelong. Nous sommes certains que le grand-père sera consolé, entouré, vénéré par les siens, et que ses derniers jours s'écouleront en paix chez ses bien-aimés.

Une bonne et chaleureuse pensée pour cette honorable et digne dame, pour l'esprit de Louise Malet.

Monsieur DUFILHOL *Adrien-Marie*, officier supérieur en retraite, chevalier de la légion d'honneur, médaillé de la Valeur militaire de Sardaigne et de la médaille d'Italie, a l'honneur de vous faire part du décès de

Madame DUFILHOL née Marie-Charlotte-Emilie PYOT

son épouse, et vous prie d'assister à ses obsèques civiles, qui auront lieu le 15 août 1889, à 9 heures du matin.

On se réunira à la maison mortuaire, 50, chemin de Montolivet, au coin de la rue Allard, pour se rendre directement au cimetière Saint Pierre.

« Mourir c'est renaître,
« La pluralité des existences progressives de l'être, telle
« est la loi de la vie universelle.

M. Leymarie F. E. S. : « La Revue Spirite » de septembre 1876 a relaté, en son temps, la désincarnation de ma belle-mère et les communications spirites obtenues, à cette époque, par sa fille et par moi-même.

C'est au tour de ma femme maintenant.

Le lundi 12 août, à 7 heures 1/2 du soir, son esprit a quitté son enveloppe corporelle.

Coincidence singulière, sa mère était morte un lundi précisément à la même heure. (R. S. septembre 1876 p. 276 et 294).

Une intervention trop remarquable pour être passée sous silence, avait averti ma femme de sa fin prochaine.

Le 4 mai, elle a entendu une voix lui dire distinctement : « Mets les affaires en ordre, les jours sont comptés. »

A cette date, elle a fait connaître le fait de cet avertissement supra terrestre à son entourage, et l'a consigné par écrit dans les notes qu'elle m'a laissées, comme preuve patente de l'intervention des invisibles, et des avis qu'ils peuvent donner aux médiums.

Ce fait d'intervention spontanée est d'autant plus digne de remarque qu'au 4 mai, ma femme était bien portante, et que rien ne pouvait faire naître l'idée de sa fin prochaine. Jusqu'au 13 juin, sa santé n'avait subi aucune atteinte, lorsqu'elle fut prise d'un refroidissement subit qui, malgré des alternatives, ne lui laissa aucun doute sur l'issue de ses souffrances.

En 1876, au départ de l'esprit de sa mère, elle s'était montrée, vous le savez, résignée et forte, en dépit de son impressionnabilité extrême; en 89 pendant la douloureuse épreuve d'une maladie de deux mois elle fut d'un calme, d'une sérénité inaltérables.

Si « la porte du tombeau est la pierre de touche de l'âme » on peut dire que l'esprit de la morte est sorti de sa dernière incarnation en pleine voie d'évolution vers le progrès. En effet, dans les derniers vœux dont elle m'a commis la réalisation, a dominé le souci attendri des déshérités de ce monde qu'elle continue à protéger; en même temps qu'elle a donné l'exemple de la tolérance en ajoutant à la lettre de faire part qu'elle a rédigée elle-même, la mention de l'adresser aux libres penseurs marseillais sans distinction d'opinion.

Aussi, à ses obsèques, spiritualistes, spirites, délégués de la loge des amis du travail, ont confondu leurs rangs, unis dans un sentiment unanime de sympathie et de respect pour cette âme de femme, vouée au culte de la solidarité et de la vérité.

Le passage du convoi civil qui avait pour point de départ un quartier en majorité très catholique, avait attiré de nombreux spectateurs. Ajoutons que devant le cercueil jonché de fleur, sur le corbillard des pauvres (selon la volonté de la défunte) tous les fronts se sont découverts.

Au cimetière St Pierre des discours ont été prononcés, l'un par notre ami M. Poignard, que voici :

Mesdames et Messieurs, de tous les problèmes que l'homme a cherché à résoudre, il en est un plus important que tous, car il touche à son existence même.

Qu'est-ce que la mort? Voilà la question que tout homme qui pense ne peut pas ne pas se poser. 4 réponses ont été faites :

La mort c'est l'anéantissement de l'être, dit le matérialiste.

La mort, dit le panthéiste, c'est l'absorption dans le grand tout.

Pour l'Eglise catholique, la mort est l'entrée de l'âme dans un état définitif heureux ou malheureux. Enfin, pour le spiritualiste moderne, la mort est le changement d'état de l'être qui passe de l'incarnation à l'état libre.

Cette dernière solution est celle qu'avait acceptée Emilie Dufilhol dont nous accompagnons ici la dépouille mortelle, et cette croyance elle avait le bonheur de la partager avec celui dont elle fut pendant 23 ans la compagne dévouée.

Oui, Emilie Dufilhol croyait, et nous le croyons avec elle, que la vie terrestre n'est que le chaînon d'une existence sans fin. Aussi ne venons-nous pas ici pour pleurer son départ, mais seulement pour lui donner une marque d'estime en même temps qu'une preuve d'affection à celui qu'elle quitte en apparence. Quant à vous, cher ami, nous savons qu'il serait superflu de chercher à vous donner des consolations : il n'y a plus de place dans votre âme pour le doute.

Félicitez-vous que ce soit vous qui ayez à supporter le chagrin de la séparation, et attendez avec confiance l'heure où vous vous retrouverez de nouveau avec l'amie à laquelle nous disons avec vous : au revoir.

V. POIGNARD.

Monsieur George, directeur de la *Vie posthume*, frappé, lui aussi, dans ses affections les plus chères s'est exprimé ainsi :

Mesdames et Messieurs, si vraiment ce cercueil devait résumer le dernier mot de l'existence, que tout fut nuit et néant aussi bien en-deçà du berceau qu'au-delà de la tombe, on pourrait dire de la vie et des merveilles elles-mêmes accumulées par le progrès des siècles, que tout dans le monde n'est qu'œuvre vaine et décevante ironie.

Et, disons-le bien haut, non moins amère et lugubre serait la plaisanterie, si les prêtres — dont nous sommes heureux de constater ici l'absence — étaient dans le vrai, et que, après avoir recouvré l'usage de ses ailes, après avoir brisé les barreaux de sa cage charnelle, l'âme humaine dût être de nouveau exposée à vivre captive sous la baguette autoritaire et justicière d'un oiseleur céleste redouté.

Non, pas de prêtres, mais non plus pas de néant... Pas de prêtres, c'est-à-dire pas d'enfer, pas de purgatoire, pas de paradis, pas de point d'arrivée définitivement angoissé ou béat, mais encore et toujours la vie, l'effort, la lutte et l'éternelle ascension du moi vers le mieux et le vrai.

C'est pénétrée sûrement de cette conviction, qui est pour nous la vérité même, que la digne morte dont nous saluons ici la dépouille, dictait naguère elle-même ses dernières volontés si courageusement exprimées, et que, bravant des préjugés, trop enracinés encore, son honoré compagnon d'existence a su non moins courageusement et fidèlement exécuter.

C'est de la sorte, c'est en prêchant d'exemple, en *vivant* nos convictions, en les affirmant jusqu'à la mort inclusivement, que nous les ferons respecter et hâterons l'heure de leur triomphe définitif.

Hommage vous soit rendu, chère Madame, qui l'avez ainsi compris, et sachez, en retour, que si, malgré la certitude du revoir, les regrets cuisants d'un époux bien-aimé vous accompagnent sur le seuil de votre nouvelle existence, nos pensées de gratitude vous font également cortège.

M. GEORGE.

Puis notre frère, M. Roux, en quelques paroles a fait l'éloge de celle qui a eu le mérite trop rare de secouer les préjugés sociaux et le joug ecclésiastique et de mourir dignement en pleine possession de ces vérités admises par tous les libres penseurs spiritualistes : la survivance de l'âme, et les rapports entre les vivants et les morts.

Il me restait à convier l'assistance sympathique à s'unir à moi, pour dire à ma compagne de 23 années d'épreuves, délivrée la première, le dernier adieu terrestre et l'au revoir dans l'au delà.

Permettez-moi d'espérer que cet exemple donné par une Spirite sincère ne restera pas sans fruit.

DUFILHOI.

DIVERS

La Grande Réalité ou les expériences d'un célèbre auteur dramatique (Shakespeare) dans le monde fluidique. Avec le concours d'un médium entraînée. *Tribner éditeur, Londres.*

Voici un extrait de ce livre, qui vient de paraître.

« Il me paraît aussi extraordinaire, qu'à tout autre, que mon nom ait été immortalisé. Si j'avais eu l'avantage d'une grande instruction, l'on eût pu attribuer ma réputation à ce fait, mais au début je n'en eus aucune de classi-

que. Je fus contrôlé spirituellement, sans doute; je ne fus jamais moi-même, soit en jouant, soit en écrivant, je composais chaque mot de *King Lear* sous la direction *clairaudiente* des esprits. Les *Merry Wives de Windsor*, (*Les Femmes joyeuses de Windsor*), furent des pièces écrites par moi en caractères presque illisibles. J'avais fait une orgie, avec Drayton et Ben Johnson, et rendu à mon hôtellerie, j'écrivis (inconsciemment), entre 2 h. et 4 h. 35 du matin, les 24 pages de ce manuscrit. Telle fut l'origine de cette pièce. »

A l'assemblée anniversaire de la *Première Société Spiritualiste* de New-York, le 31 mars dernier, Mme Leah Fox-Underhill, (l'aînée des sœurs Fox) a dit, entr'autres choses, qu'elle déplorait la conduite récente de ses deux sœurs, mais que, pour elle, *la cause* était toujours un sujet sacré représentant une vérité incontestable.

M. A. François, pense qu'il serait utile pour la cause, que la liste des groupes et de leurs adhérents, fût largement publiée, avec l'indication du jour et de l'heure des séances; pour donner l'exemple, il nous envoie la note suivante :

Entrée sur demande écrite, à M. A. François. GROUPE INDÉPENDANT. SPIRITE ET THÉOSOPHE. 50. Boulevard Edgar-Quinet. Le 1^{er} mercredi de chaque mois (sauf août et septembre.) à 8 h. 1/4. Enseignement théorique et pratique du spiritisme.

« M. Enrico Dalmazzo nous prie de déclarer que, dans le groupe, ou cercle « spirite qui tient ses séances chez lui, à Turin, il n'y a pas de prêtres, quoi-
« qu'il en connaisse quelque-uns qui s'occupent individuellement de cette
« science. Il faut effacer les mots *prêtres*, pour la plupart, qui ont été imprimés à la page 453 ligne 29, de la *Revue Spirite* du 1^{er} août 1889.

Erratum : A la page 466 du n° 15 de la *Revue Spirite* du mois d'août 1889, article Metzger, dernière ligne, lire : *Le Père de tous*, au lieu de : *Père de tous*.

M. le Dr Chazarain nous prie d'insérer que, nommé vice-président du Congrès magnétique qui doit avoir lieu à Paris, au mois d'octobre prochain, il a donné sa démission.

Le Gérant : H. JOLY.